

*M*adame
de Lorimier

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Bouchard, Marjolaine, 1958-

Madame de Lorimier: un fantôme et son ombre

ISBN 978-2-89585-554-5

1. Cadieux, Henriette, 1811-1891 - Romans, nouvelles, etc.
2. Lorimier, Chevalier de, 1803-1839 - Romans, nouvelles, etc.
3. Canada - Histoire - 1837-1838 (Rébellion) - Romans, nouvelles, etc. I. Titre.
PS8553.O774M32 2015 C843'.54 C2015-941399-0
PS9553.O774M32 2015

© 2015 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Image de couverture: Carl Vilhem Holsøe

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada
Funded by the Government of Canada

| **Canada**

Édition:

LES ÉDITEURS RÉUNIS
www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada:

PROLOGUE
www.prologue.ca

Distribution en Europe:

DNM
www.librairieduquebec.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal: 2015

Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale de France

Marjolaine Bouchard

Madame
de Lorimier

Un fantôme et son ombre



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure

Romans :

Lili St-Cyr : la fleur des effeuilleuses, Les Éditeurs réunis, 2014.

Le géant Beaupré, Les Éditeurs réunis, 2012.

Alexis le Trotteur ou les trois mourures du Cheval du Nord, Les Éditeurs réunis, 2011.

L'échappée des petites maisons, Éditions de La Grenouillère, 2011.

Romans pour la jeunesse :

Autant en emporte le ventre, illustrations d'Émilie Jean, 2012.

Le jeu de la mouche et du hasard, Hurtubise, 2007.

Trilogie des Chimères :

1. *Entre l'arbre et le roc*, Éditions JCL, 1997, 1998.

2. *Délire virtuel*, Éditions JCL, 1998.

3. *Circée l'enchanteresse*, Éditions JCL, 2000.

Le Cheval du Nord, Éditions JCL, 1999.

La Marquise de poussière, Éditions JCL, 1999.

*Tissant nos douleurs aux ombres brunes,
Tissant tous nos ennuis, tissant tous nos chagrins,
Mon cœur, si peu quiet qu'on dirait que tu crains
Des fantômes d'anciennes lunes!*

Nelligan, *Dans l'allée*

Note de l'éditeur :

Les lettres marquées d'un astérisque sont authentiques.

Partie 1

Henriette et Rachel

Novembre 1816

Henriette avance à petits pas, en silence, au milieu du rang, parmi ces inconnues, toutes plus grandes qu'elle, toutes vêtues de la même façon.

La ceinture du tablier lui serre un peu le ventre. Ça sent drôle, dans le couvent : une odeur de vieilles choses, de boiseries, de cire et de brande scie chauffé dans les murs. Toutes les sœurs de la Congrégation Notre-Dame portent d'amples robes noires, des voiles noirs et de gros souliers noirs qui martèlent le plancher. On voit seulement leur visage entouré d'une coiffe blanche surmontée d'une cornette pointue.

Le couloir s'étire, sombre ; il craque sous les pas. La grande robe noire s'arrête devant une porte, l'ouvre, et, d'un bras tendu, elle fait signe d'entrer. C'est une salle de trois rangées de très longs pupitres en bois verni, et un banc tout du long. Henriette, dans la file, se retrouve au centre de la rangée désignée ; derrière elle, d'autres petites filles se faufilent pour remplir la rangée. Elle ne les connaît pas, elle ne les regarde même pas. De toute façon, c'est silence : la mère supérieure l'a exigé dès l'arrivée, dans la grande salle. La tête basse, Henriette fixe les taches et les égratignures sur le bois du pupitre.

Il y a une petite estrade, devant le tableau noir accroché au mur. La sœur y monte :

— Bonjour, je suis sœur Élisabeth. Nous allons commencer par une prière.

Henriette connaît la prière, elle l'a déjà entendue à la maison : le *Pater*. C'est du latin. Elle ne connaît pas le latin, mais elle connaît la prière en français. Après le *Pater* et le signe de croix, la sœur ordonne de s'asseoir.

Henriette regarde tout autour : le tableau, les lambris de bois foncé, les fenêtres au temps gris, le flacon d'encre inséré dans son petit trou et toutes ces fillettes inconnues. Mère a bien expliqué : maintenant,

elle va vivre là, manger là et dormir là, au dortoir, au lieu de rêver avec Rachel dans leur petite chambre. C'est Rachel, sa vraie sœur, pas les dames en noir ! Comment fera Rachel, sans elle à la maison ? Pourquoi n'est-elle pas avec Rachel ? Les autres petites filles sont-elles tristes aussi ?

La sœur qui s'appelle Élisabeth dessine des signes au tableau, toujours les mêmes : elle dit que c'est la lettre « a ». Maintenant, il faut l'écrire aussi. Henriette prend sa plume, la trempe dans l'encrier, tente de reproduire les « a » sur la page. Sa main tremble tellement que le tracé est tout dentelé. Elle a mal au ventre et, dans sa gorge, quelque chose se coince.

La religieuse passe le long des pupitres et surveille le travail. Henriette rentre la tête dans les épaules. La robe noire est près d'elle. Avec un petit bruit de langue, la sœur prend la plume et trace un beau « a », bien rond, parfait. Puis elle rend la plume à Henriette, et lui prend doucement la main pour la guider.

— Regarde, il faut bien suivre la ligne.

Henriette crispe les doigts sur sa plume chancelante, recommence, sans plus de succès. Le nœud se resserre dans sa gorge, des crampes lui torturent le ventre. Elle se met à pleurer.

La sœur pose une main sur son front.

— Pourquoi trembles-tu ? Es-tu malade ?

— Je m'ennuie de Rachel. C'est ma petite sœur. Quand est-ce que je pourrai la voir ?

— Plus tard.

La sœur se raidit : « Pour le moment, il faut apprendre à écrire. Continue, Henriette. »

La sœur sait comment elle s'appelle. Bizarrement, cela la console un peu. Elle se penche sur la page et s'applique, en tirant un peu la langue.

À la récréation, sœur Élisabeth lui dit de rester dans la classe. Henriette attend, les mains dans le dos, inquiète. La sœur tire de l'armoire une boîte de carton jauni. Dedans, un petit Jésus en cire, bouclé, rebondi et luisant, est couché dans une mangeoire à bestiaux faite de bâtonnets de bois. Il a les bras tendus et un sourire triste.

— La Vierge Marie n'a pas de linge pour couvrir le petit Jésus, dit la sœur, et il a très froid. Mais si tu es gentille et si tu travailles bien, tu pourras déposer chaque jour un brin de paille sur l'Enfant pour qu'il ne gèle pas. À Noël, s'il est bien au chaud, tu reverras ta petite sœur Rachel.

À Noël? Mais c'est loin, Noël! Henriette se retient de pleurer encore. Le mois de novembre n'est pas terminé; les arbres ont bien perdu leurs feuilles, mais il n'y a pas encore un flocon de neige par terre. Combien de jours?

— Autant qu'il y a de brins de paille là-dedans, dit la sœur Élisabeth en lui donnant un petit sachet.

Elle dépose la boîte sur son bureau installé sur l'estrade, devant la classe.

— Voilà, le petit Jésus te regarde et il attend. À la fin de la journée, si tout va bien, tu pourras le couvrir d'une première paille.

Au retour de la récréation, que les pensionnaires ont passée à l'intérieur parce qu'il fait trop vilain dehors, Henriette reprend sa tâche. Ses «*a*» deviennent de plus en plus jolis, ronds et lisses comme les joues du petit Jésus. La sœur dessine un autre signe au tableau: un «*b*», comme dans «bébé», dit la sœur. Comme le petit Jésus, alors. Henriette s'applique à le reproduire. C'est tout de même amusant, dessiner des lettres, maintenant que sa main est plus sage. Dans l'après-midi, elle apprend par cœur une autre prière: celle-là, c'est pour la maman du petit Jésus, la Vierge Marie. Et aussi à compter jusqu'à dix. Facile, Pantaléon le lui a déjà montré, à la maison. Mais c'est le plus grand frère, lui; il sait compter jusqu'à bien plus que ça!

Elle est presque surprise quand arrive la fin de la journée ; il fait trop sombre maintenant dans la salle pour travailler. On se lève pour un autre *Pater* et on range les cahiers sous le battant des pupitres.

— Henriette, viens là.

Obéissante, elle s'approche du bureau. La sœur lui sourit en lui montrant la boîte. Henriette couvre le petit Jésus d'un premier brin de paille. Puis, elle s'éloigne dans le couloir avec les autres, le cœur plus léger. Au souper, elle mange tout ce qu'on lui sert. Elle avait bien faim : elle n'avait presque rien mangé à midi.

Après le repas, la prière et la toilette, elle gagne le dortoir dans le rang, avec les autres. À la récréation de l'après-midi, elles ont échangé des noms, elle ne se souvient pas de tous, mais il y a des filles qui semblent gentilles. Elle range ses vêtements de jour dans sa malle, sous le lit, puis se glisse dans les draps que mère a fournis pour la pension. Sur la taie d'oreiller, elle cherche l'odeur de Petite Rachel. Disparue. Elle pense à leur chambre. Le lit de Rachel, face à la fenêtre. Dès la lampe éteinte, Petite Rachel tremble. Elle a peur du noir, du diable et de l'enfer, que la maison brûle, que les morts descendent par la cheminée et viennent lui griffer les pieds. Et cette nuit, elle est toute seule, Rachel. Personne pour la prendre dans son lit, pour lui tenir la main, pour lui chanter une petite chanson. Personne pour s'endormir avec elle. Personne avec qui se réveiller à la lumière du jour.

Henriette se recroqueville en chien de fusil en ravalant ses larmes. Et elle, ici, elle se réveillera avec toutes ces autres filles qui ne sont pas Rachel.

Mais elle la reverra. La sœur l'a dit. À Noël. Elle lui racontera tout ce qu'elle a fait au couvent. Elle lui apprendra tout ce qu'elle a appris, les lettres, et les chiffres, et les prières. Il y aura de la neige. Elles pourront jouer dehors. Elle lui montrera comment faire des boules de neige bien solides, en les tassant entre les mitaines. Plein de batailles de boules de neige. Ici, au couvent, c'est sûrement défendu. Il y a tant de choses défendues. On ne court pas dans les couloirs. On ne crie

pas dans les couloirs. On ne bavarde pas, la nuit, au dortoir. Mais avec Rachel, elle courra, elle criera. Elles riront toutes les deux en se lançant des boules de neige.

* * *

C'est le 23 décembre, aujourd'hui. Le jour avant Noël. Henriette le sait parce qu'elle a compté les jours, maintenant qu'elle sait compter presque aussi bien que Pantaléon. L'enfant Jésus est bien au chaud sous sa paille.

Derrière le portail, parmi les autres fillettes emmitouflées dans leurs manteaux, elle attend la calèche qui va enfin la ramener chez elle pour le temps des Fêtes. Chez elle. Avec Rachel.

Des pas près d'elle, un froissement de robe : c'est sœur Élisabeth qui se penche vers elle, et sort une toute petite boîte d'une poche cachée dans les nombreux plis de son costume.

— C'est pour toi.

Henriette, à la fois stupéfaite et ravie, ouvre timidement la boîte. Un collier, non, un *chapelet*, en perles de bois noir, toutes luisantes, et, tout au bout, un Christ en argent sur sa croix. Elle écarquille les yeux, ravie.

Henriette replace avec soin l'objet sacré dans sa boîte, en remerciant la sœur qui sourit.

— Puisque tu as été vaillante et obéissante, chuchote sœur Élisabeth, je t'en fais cadeau. Il te sera bien utile. Garde-le précieusement ta vie durant. Il a été béni par M. le curé.

Oh, comme tout va bien aujourd'hui ! Elle a reçu un beau cadeau et elle va en recevoir un encore plus beau tout à l'heure, en revoyant Rachel !

Mais Rachel n'est pas dans la calèche : seule Clarinthe, la domestique, est là qui l'attend. La journée redevient grise.

— Pourquoi Rachel n'est pas là ?

Clarinthe a l'air ennuyée.

— Elle est malade, dit-elle.

Le ciel vire au noir.

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— La varicelle. Une maladie contagieuse.

Henriette ne comprend pas tous ces mots nouveaux. Mais Rachel est *malade*!

— Est-ce que c'est grave ?

Clarinthe secoue la tête sans répondre, mais pas comme si elle disait non, plutôt comme si elle n'était pas certaine. Henriette serre ses mains croisées sur ses cuisses, pour s'empêcher de trembler. Elle a si froid, tout à coup!

La voiture atteint enfin Petite rue Saint-Jacques. Henriette sent à peine les odeurs familières. Mère n'est pas là pour l'accueillir. Elle doit être avec Rachel. Comme elle veut se précipiter dans l'escalier, Clarinthe la retient.

— On va dans votre chambre, mademoiselle.

Évidemment qu'on va dans leur chambre! Mais Henriette se fige sur le seuil: Rachel n'y est pas. Son lit non plus.

— Où elle est, Rachel ?

— On a dû l'enfermer dans le réduit au fond du corridor, répond une voix familière, à la fois sévère et lasse.

Henriette se retourne: mère, les cheveux étonnamment moins bien coiffés que d'habitude.

— Elle est clouée au lit, elle a de la fièvre. La porte doit rester close parce que Rachel est contagieuse. Je te défends d'aller la voir.

Clouée au lit, comme le Christ sur sa croix? Est-ce qu'elle va mourir, comme lui ?

Henriette se sent toute molle, comme si elle allait tomber. Elle s'appuie contre le chambranle de la porte. Mais alors, la paille sur le petit Jésus ? Et toutes les leçons, les devoirs et les cantiques, les prières ? Elle a tellement travaillé !

Elle ne mange presque rien au souper, se retrouve dans la chambre, si grande tout à coup, si vide. « Dieu est bon », disent tout le temps les sœurs. Sûrement, si elle prie assez fort, Rachel ira mieux. Elle prend le petit chapelet, s'agenouille sur le plancher froid, les coudes bien appuyés sur son matelas. Les grains roulent entre ses doigts, tandis qu'elle murmure, tout bas, pour ne réveiller personne : « Ne prenez pas Rachel. Elle est trop petite. S'il vous plaît, petit Jésus, ne prenez pas Rachel. »

Elle se couche, rabat les couvertures. Le lit n'est même plus tiède – elle a prié longtemps, l'effet de la bassinoire est passé. Elle se retourne dans tous les sens. Peut-être qu'elle s'endort, elle ne sait pas. Sans doute : une vague lumière règne dans la chambre, tombant des volets fermés. Elle n'y tient plus. Elle se lève et enfle ses chaussons dans la pénombre. Mère a défendu, mais tant pis : elle se faufile dans le couloir, puis dans le petit réduit. Un chandelier est posé sur la table de chevet, avec des bouts de bougies encore allumées. C'est Rachel, dans le lit ? Avec tous ces gros boutons rouges sur la figure ? Elle est si pâle ! Et ses beaux cheveux blonds, tout collés de sueur ! Les cernes violets sous les yeux clos, les lèvres sèches... Et ses mains, entourées de bandelettes, sont attachées à droite et à gauche aux montants du lit étroit.

Horriifiée, Henriette effleure une des mains prisonnières. Rachel ouvre les yeux avec un petit gémissement.

— C'est moi, Rachel. Est-ce que tu as des trous dans les mains, comme le Christ ?

La petite se met à pleurer, faiblement.

— C'est pour pas que je me gratte. Et je suis si vilaine, j'ai des picots partout et ça me pique tout le temps !

Henriette retient sa propre envie de pleurer.

— Non ! Tu es ma petite sœur chérie, tu es la plus belle, et je vais te sauver. Je vais rester près de toi et prier tout le temps. Regarde, j'ai un chapelet béni par M. le curé en personne.

Elle prie. Puis, ses yeux se ferment. Juste un petit moment, la tête sur la courtepoinle...

Quand elle se réveille, la lumière rose du petit matin traverse les carreaux.

— Eh, Henriette, tu as dormi à genoux !

Le rire de Rachel. Henriette se relève, tout engourdie, ravie. Rachel est revenue ! La porte s'ouvre brusquement. Mère, en robe de nuit et en colère. Elles n'auraient pas dû rire tout haut.

— Malheureuse ! Je t'avais pourtant défendu. Tu vas attraper la varicelle ! C'est contagieux !

Henriette voudrait dire : « Mais non, j'ai prié le petit Jésus et Rachel est guérie. » Mais quand mère est fâchée, il vaut mieux se taire.

Mère s'est penchée sur Rachel.

— On dirait que la fièvre est tombée, constate-t-elle. Tu as bien meilleure mine, ma petite.

— J'ai envie et j'ai très faim, maman. Est-ce que je peux me lever ?

— Attends, je vais chercher Clarinthe.

Mère attrape le bras d'Henriette pour l'entraîner.

— Toi, ma petite désobéissante, va prendre ton déjeuner à la cuisine.

Dans l'escalier, deux silhouettes familières : Pantaléon et Georges-Hyppolite. Le bruit les a sortis du lit.

— Henriette, comment va Rachel ?

— Mieux, elle a ressuscité grâce à mon chapelet, chuchote-t-elle, fière de son coup.

Ce doit être la bénédiction du curé qui rend le chapelet si puissant. Il faudra le dire à sœur Élisabeth.

Avec ses frères, sans faire de bruit, elle continue de descendre l'escalier. Sur le palier du premier étage, on doit marcher sur la pointe des pieds: il ne faut pas déranger père. Elle l'aperçoit par la porte ouverte de l'étude, déjà au travail. Les lunettes sur le bout du nez et la langue jouant drôlement dans sa joue, il réfléchit. Sans remuer les lèvres, silencieux, il lit dans sa tête ce qu'il a écrit, de son écriture sans tache ni pâtre. Des choses importantes. Il appelle ça ses «minutes», comme si le temps lui appartenait. Des centaines et des centaines de minutes couchées sur papier, dans un grand cahier à couverture rigide et à reliure demi-cuir: son minutier. De sa plume agile, que la main soulève à peine, il décore les marges de petites annotations avec une belle signature au pied de chaque page. Lorsqu'il s'absente quelques heures, Henriette aime bien se glisser dans le bureau, et tourner les pages du minutier pour contempler les tracés de la plume, avec leurs pleins et leurs déliés parfaits. Un jour, elle écrira aussi bien que lui, et elle sera notaire, elle aussi.

Elle prend sa place à la table pour le déjeuner, comme d'habitude: les filles d'un côté, les garçons de l'autre. La place de Rachel est encore vide, mais pas pour longtemps. Père et mère s'assoient aux deux bouts de la table. Père au haut bout. Un drôle de nom, parce qu'il n'est pas plus haut que l'autre.

— Ton bulletin n'est pas des plus reluisants, Pantaléon, dit père après le bénédicité, en beurrant sa tranche de pain. Le frère Mathieu y indique même que tu es dissipé et turbulent. Tu auras bientôt onze ans, et nous te destinons au petit séminaire. J'espère que d'ici là, tu feras les efforts requis. Discipline et constance sont gages de réussite, mon garçon. Tâche de ne jamais l'oublier. Tu es brillant. Je sais que tu ne me décevras pas.

Il ne le gronde pas vraiment: il lui sourit même un peu. Pantaléon hoche gravement la tête.

— Et toi, Georges-Hyppolite? As-tu bien dormi? De quoi as-tu rêvé? Le petit Jésus va-t-il t'apporter des friandises dans ton bas de Noël ou bien du charbon?

Georges-Hyppolite rit, la bouche pleine, et père ne le lui reproche pas, l'air amusé.

Henriette attend, bien droite, sur sa chaise. Père va sûrement lui parler à elle aussi, maintenant qu'elle est revenue du couvent. Il aura remarqué comme elle pose bien les mains sur la table, à présent, croisées et sans appuyer les poignets. Elle a hâte de lui dire tout ce qu'elle a appris à l'école, qu'elle peut maintenant, comme lui, tracer de belles lettres sans tache ni pâté, qu'elle a eu des « Bien » partout, un beau bulletin, et que sœur Élisabeth est très contente d'elle, qu'elle lui a même fait cadeau d'un chapelet tout-puissant!

— Et toi, Henriette, as-tu été sage?

Elle veut expliquer, pour le petit Jésus qui avait froid, la paille, et tout le reste, mais père se détourne pour s'adresser à mère. Il a un rendez-vous avec un client important qui se présentera à la maison. Il faudra changer le bouquet de fleurs séchées dans le vase, à l'entrée, s'assurer que tout est impeccable.

Henriette renifle et commence à manger. C'est parce qu'elle n'est pas aussi grande que Pantaléon. Elle commence tout juste l'école, mais elle va toujours bien travailler, jamais il n'y aura de mauvaises remarques dans ses bulletins, et père sera fier d'elle.

Il finit rapidement son déjeuner pour retourner à son étude. Mère s'attarde un peu pour surveiller Georges-Hyppolite, puis elle se lève à son tour, sûrement pour aller tenir compagnie à Rachel. Clarinthe débarrasse la table. Henriette se lève, le cœur soudainement gros de nouveau. Que va-t-elle faire, à présent? Pantaléon et Georges-Hyppolite vont jouer à leurs jeux de garçons. Elle ne pourra pas sortir toute seule jouer dans la neige. D'ailleurs, mère a prévenu: il fait trop froid pour sortir. Et retourner voir Rachel... Mère serait très fâchée. Henriette reste un moment dans la cuisine, mais Clarinthe l'en chasse avec une petite tape sur les fesses. Elle se glisserait bien dans le

grand salon, pour voir les bas de Noël pendus à la cheminée, mais elle risquerait de se faire prendre. Elle erre, désœuvrée, retourne dans sa chambre ; mais sans Rachel, c'est trop vide. Les poupées ne servent à rien. Les petits livres d'images non plus. Elle était si contente de revenir à la maison ! Et maintenant...

Noël passe sans grande joie. Il y a une orange dans son bas de laine – merveille de soleil odorant. Mais le fruit disparaît vite. Elle compte les jours avec une angoisse croissante : elle ne sait pas quand elle va retourner au couvent, quand l'école va reprendre, et elle n'ose pas demander. Et si elle ne revoyait pas Rachel avant ? Mère ferme le réduit à clé, à présent...

Puis, après quatre interminables journées, Rachel peut enfin sortir de sa prison et s'asseoir à la table des repas. Henriette ne se tient plus de joie. Rachel est guérie ! Elle a encore quelques petites taches sur la figure, mais Clarinthe a dit que ça s'en irait complètement.

— Ton nez ressemble à une fraise, dit Pantaléon, taquin.

Henriette éclate de rire, Rachel aussi, mais père fait de gros yeux. Chut ! Rachel étouffe son fou rire dans sa serviette de table. Père a eu une mauvaise journée, il en parle un peu à mère : propriétés exigeant d'importantes réparations, occupants déménagés « à la ficelle »... Tout le tracasse, il devient sombre, il n'a plus envie de parler. Son dessert terminé, il remonte à l'étage pour reprendre ses minutes perdues.

Ce soir-là, vers 7 heures, quand des visiteurs importants viennent souhaiter l'imminente nouvelle année, père sort son petit cordial du cabinet à liqueurs, il conte des histoires, il les fait rire. Tout cela fait bien du bruit. Henriette entraîne Rachel dans leur chambre.

— Viens que je te coiffe.

Blonds, les cheveux de Rachel, comme les fils de lin du tisserand. Le long séjour dans le lit a laissé bien sauvage sa belle chevelure, qui cascade d'habitude en boucles soyeuses jusque dans le dos. Henriette brosse avec précaution.

— Il va falloir te laver les cheveux demain, que tu sois bien belle pour la nouvelle année. On va jouer à l'école. Je vais t'apprendre tout ce que j'ai appris.

Rachel ne proteste pas quand la brosse tire dans les nœuds. Même, elle rit et dit que ça la chatouille. Le rire de Rachel, du soleil qui se moque des nuages. Père et mère trouvent qu'elle rit trop facilement. Quel dommage!

* * *

Septembre 1819

— Es-tu contente de pouvoir aller au couvent avec Henriette? demande grand-mère Marie-Josephte, penchée sur Rachel. Tu as cinq ans! Tu es une grande fille, maintenant.

— Oh oui, grand-mère. J'ai hâte! Henriette m'a déjà appris à écrire des lettres.

Mère les observe, les bras croisés.

— Il nous en coûtera 18 louis de plus par an pour cette autre pensionnaire, en plus du demi-minot de blé par mois, remarque-t-elle, avec un petit soupir.

Grand-mère se retourne vers elle :

— Voyons donc, tu ne me feras pas pleurer. Ne viens pas me dire que l'argent vous manque! Ce n'est pas cela qui va vous mettre sur la paille!

Elles sont toutes les quatre en train de préparer les bagages, avec tout ce qui est requis pour le pensionnat. Grand-mère, plume en main, va s'asseoir sur le lit, avec la liste remise par les religieuses.

— Pour chacune, il faut deux robes blanches, deux bleu ciel, deux tabliers de mérinos noir et un de soie. N'oubliez pas vos tabliers à l'heure des repas, les robes blanches se souillent bien vite. Vous avez chacune votre chapeau blanc et votre pèlerine pour l'été, et le manteau marine avec le chapeau noir pour l'hiver. Là, vos six rechanges de

lingerie, à remplacer tous les deux jours. Bas, essuie-mains, mouchoirs de poche, vos robes de nuit, votre boîte à peigne et votre brosse... Surtout, brossez-vous souvent les cheveux, à cause des poux. Pour les promenades à l'île Saint-Paul, vous pourrez porter votre chapeau de paille, garni en bleu, et une robe de couleur...

Pendant que grand-mère coche les articles un par un, mère les emballe en silence et les place dans les malles. Elle plie avec soin chaque vêtement et chaque accessoire, caressant les étoffes, replaçant ici un ruban de satin, nouant une boucle, lissant le tissu du plat d'une main étonnamment affectueuse. Elle respire les lainages, glisse des petits bouquets de fleurs séchées pour parfumer les vêtements et ensache dans du papier de soie les pièces plus fragiles, avec délicatesse. Soudain, Henriette aimerait bien être l'un de ces habits. Il lui semble que mère a les lèvres qui tremblent un peu, et les yeux presque mouillés.

Mais mère se redresse.

— Je crois que tout y est, dit-elle. Si j'ai oublié quelque chose, vous en ferez part à la mère supérieure.

À l'heure du départ, devant la calèche, elle n'embrasse ni Henriette ni Rachel; à peine un effleurement sur leurs joues, et elle rentre. L'émotion, bien enfermée dans les malles, est chargée à l'arrière de la calèche. Peut-être que mère a été si douce avec les habits pour qu'il en reste, pour elles, quand elles ouvriront les valises. Grand-mère Marie-Joseph enveloppe Henriette, puis Rachel de ses bras dodus, les embrasse bien fort.

— Vous voilà toutes les deux de grandes filles, maintenant, dit-elle d'une voix qui s'enroue. Vous allez beaucoup me manquer, mais nous nous verrons à Noël.

De son cabas, elle sort un paquet enveloppé dans un linge.

— Je vous ai préparé un petit encas pour la route. J'espère que les religieuses vous nourriront comme il faut et que vous ne pâtrez pas de l'estomac.

Le cocher secoue les cordeaux, l'attelage s'ébranle. La main de grand-mère glisse le long du bras d'Henriette. Debout au bord de la rue, elle essuie furtivement ses yeux et agite son mouchoir. La voiture tourne le coin ; grand-mère et son mouchoir disparaissent.

Des larmes roulent sur le visage de Rachel. Henriette en essuie une du bout d'un doigt.

— Pourquoi as-tu de la peine ? As-tu peur de t'ennuyer ? Nous allons être ensemble, maintenant.

— J'ai peur d'avoir peur, dans ce vieux couvent.

Pour lui changer les idées, Henriette retire la ficelle et déplie le paquet de grand-mère. Rachel s'illumine aussitôt :

— Des galettes blanches avec du crémage au sucre d'érable ! Mes préférées !

Elles les mangent toutes en route, en se léchant les doigts pour attraper les moindres miettes restées sur le linge, et le chagrin est avalé avec.

Assises sur le siège du fond, elles sont ballottées sur le chemin cahoteux. Henriette se met à chanter, la voix de Rachel se mêle à la sienne : « À la claire fontaine... »

Le long du chemin, les érables illuminent le ciel. Des attroupements d'oiseaux noirs y pépient sans arrêt, puis s'envolent en un nuage mouvant. Henriette s'amuse à lire le nom des rues sur les nouveaux écriteaux piqués à certains carrefours. Il y a même, çà et là, des lampadaires à l'huile de baleine pour éclairer, la nuit.

Le cocher tourne sur l'étroite rue Saint-Jean-Baptiste puis sur Saint-Laurent. Chaque fois, la voiture tangué ; chaque fois, Henriette et Rachel poussent un petit cri exagéré, en pouffant de rire. À la fin de la rue, tout près de la chapelle Notre-Dame-de-la-Victoire, l'édifice de la Congrégation de Notre-Dame s'élève sur trois étages, face au fleuve, avec ses rangées de fenêtres identiques et ses hauts murs de pierre grise.